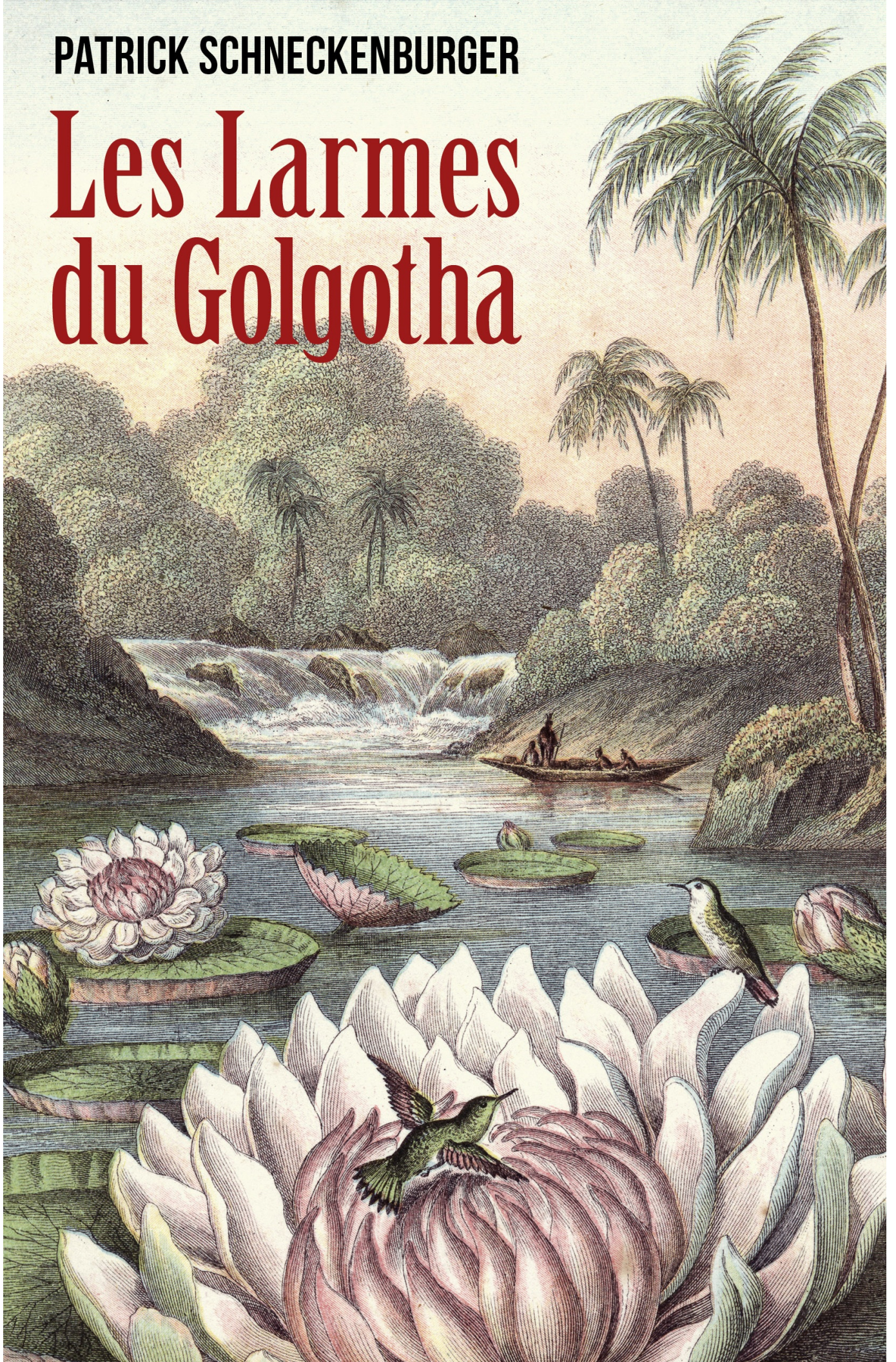


PATRICK SCHNECKENBURGER

Les Larmes du Golgotha



Patrick Schneckenburger

Les Larmes du Golgotha

© Patrick Schneckenburger, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3081-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Joseph Stauffer, l'histoire retrouvée d'un missionnaire alsacien, (1876-1952), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2015, 560 p.

Marie-Joseph Bonnat, l'aventurier, (1844-1881), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2017, 480 p.

Voyage à Kumasi, L'Harmattan, 2018, 266 p.

Première partie

Le moribond

I

Appelez-moi Edmond. J'ai trente ans et je crains de n'avoir plus longtemps à vivre. Ma maladie s'aggrave. Mes urines deviennent de plus en plus foncées et mon teint vire au jaune. C'est l'autre jour, après la visite du docteur Petit, en découvrant l'attitude désespérée de mon père, que j'ai compris qu'il n'y avait plus guère d'espoir. D'abord, je n'y avais pas prêté attention : je les avais entendus s'entretenir dans le vestibule ; ils s'exprimaient à voix basse, sans doute de peur que je ne saisisse leurs paroles. Puis la porte d'entrée s'est refermée et mon père est monté me rejoindre. Ses pas étaient lourds, trainants comme jamais auparavant ; il semblait supporter le poids d'un profond désespoir. De toute évidence, les propos du docteur Petit l'avaient ébranlé. Son ascension en traduisait toute l'âpre teneur. C'est à ce moment-là, au bruit de ses pas dans l'escalier, que j'aurais dû comprendre. Car depuis le temps que je vis à l'étage, j'ai appris à déceler l'humeur de mes proches à la façon dont ils gravissent les marches. Le claquement de leurs souliers sur le bois poli, le grincement de la rampe appartiennent à un langage qui trahit leur état d'âme avec précision. Avant même qu'ils ne pénètrent dans ma chambre, je sais si Pauline voudra me plaindre ou si Maurice aura plaisir à me conduire dans le parc.

Oui, mon père avait monté les escaliers plus pesamment que d'habitude et je n'y avais pas prêté attention. Peut-être étais-je encore préoccupé par les paroles du docteur Petit : après avoir longuement palpé mon ventre, il avait parlé d'hépatomégalie sévère. Je lui avais demandé ce que cela signifiait. « Edmond, je ne vous cache pas que vos problèmes de foie ne vont pas en s'améliorant », m'avait-il répondu. Cela m'avait glacé le sang. Est-ce qu'un médecin a le droit de s'adresser ainsi à ses patients ? De prendre aussi peu de précautions oratoires lorsqu'il expose à un malade les causes de ses tourments ? Mais aux yeux du docteur Petit, je ne suis plus un être humain,

je crois ; je suis une maladie exotique, une énigme médicale, un cas clinique qui défie ses connaissances – comme celles de la science, d’ailleurs. Pour lui, ma lente dégradation physique est d’un tel intérêt qu’il en a oublié le patient que je suis. Je le suspecte d’exploiter mes problèmes de santé à des fins personnelles. Il doit en tirer profit pour sa carrière ; et probablement y recourt-il pour plastronner auprès de ses collègues – qui l’envient d’avoir en charge une pathologie comme la mienne. Néanmoins, s’il éprouve des difficultés à réprimer l’enthousiasme qui l’anime, et ne cherche pas à minimiser la gravité de mon mal, il n’a jamais osé m’avouer que j’étais condamné à court terme, c’est pourquoi je fus si surpris de l’apprendre ce jour-là.

C’est seulement quand mon père frappa à la porte de ma chambre que je fus pris d’un doute. Les trois petits coups qu’il donna sur le chambranle étaient moins appuyés que les autres fois. Je réalisai alors qu’il avait gravi les escaliers d’une façon différente. Puis il referma la porte sans prononcer un mot. C’était rare de sa part : il avait toujours une parole aimable, une attention particulière à mon égard, un « Salut Edmond » lorsqu’il venait me voir, même quand j’étais déjà couché. Mais là, il resta silencieux. Son silence résonnait comme une terrible condamnation : il n’y a plus d’espoir, semblait-il me confier. Ajouté à cela, il avait vieilli de dix ans. La nouvelle l’avait anéanti. Il n’était plus l’homme que je connaissais. En quelques heures, il était passé du sexagénaire distingué au vieillard écrasé par les années, se déplaçant avec lenteur. Ses traits devaient être tirés et son dos vouté.

Mon père est d’ordinaire un homme élégant, toujours tiré à quatre épingles. Ses longs favoris grisonnants lui confèrent des allures d’aristocrate. À cela s’ajoute une profonde malice qu’il dissimule avec intelligence derrière une apparence plutôt austère. C’est certainement cette ambivalence qui fait de mon père un excellent percepteur. Tout en inspirant le respect – une qualité nécessaire pour récolter l’impôt –, il n’a pas son pareil pour déceler les filouteries et s’en amuser, une manière sans doute d’accepter le caractère mesquin de ses concitoyens. Car échaudé par l’esprit retors de ces contribuables prêts à se damner pour échapper à l’impôt, il aime à dire que toute nature humaine recèle un gnome cupide et égoïste.

Encore jeune clerc, il montrait déjà une propension à la dérision. Sous le pseudonyme de Fourrier de Cerdon, il a écrit un volume de fables en patois bugesien qui avait fait se pâmer de rire les habitants de sa région. Mais à cet instant, en entrant dans ma chambre, mon père avait perdu toute cette prestance et cette pertinence qui le caractérisent. Elles avaient disparu pour faire place à l'abattement.

Il s'approcha de mon lit, saisit la chaise adossée au mur, celle qu'on avait placée là pour les visiteurs – de plus en plus rares –, et s'assit près de moi. Une de ces terribles crises venait de me reprendre. J'étais atteint de tremblements. J'avais froid, horriblement froid. De douloureuses courbatures m'imposaient une immobilité complète. Alors qu'il voyait que je vivais un nouvel épisode de fièvre intense, il me prit la main ; elle était moite. Puis il m'observa longuement, sans rien dire, comme s'il avait voulu imprégner sa mémoire de ma présence, comme s'il devait se hâter d'accumuler des souvenirs avant qu'il ne fût trop tard. Son visage était blême. Il y avait dans son regard une douleur infinie, de l'inquiétude aussi. Cette nouvelle crise m'avait plongé dans un état de prostration. En me surprenant ainsi, il crut que je ne le voyais pas et en profita pour céder au chagrin qui l'accablait. Mais malgré ma détresse physique, malgré mon apparente apathie, rien ne m'avait échappé. C'est ainsi que ce jour-là, en découvrant l'air abattu de mon père, je compris que ma fin était proche.

Cela fait quatre ans que je me consume sous l'effet de ce mal dont on ne connaît rien ou presque rien : ni l'agent pathogène, ni le vecteur, ni la cause. Certains prétendent qu'il se propage par l'air vicié des marécages. Il doit sommeiller dans les marigots d'Afrique un monstre, un esprit de la nuit qui profite d'un moment d'inattention pour pénétrer dans votre corps et en devenir le maître. Il doit être là, tapi dans la vase, à vous surveiller à travers les herbes en décomposition qui flottent sur la surface stagnante. Et quand descend le soir, quand sous la voute étoilée vous récupérez des efforts de la journée autour d'un feu fraîchement allumé, il doit sortir de son antre, émerger de l'eau boueuse où il croupit, s'avancer doucement à la lueur des flammes pour vous mordre et lâcher en vous ses larves putrides. Et pendant que dans la nuit sauvage vous levez votre verre avec vos compagnons d'infortune, cette peste inonde votre être, cherche un endroit pour s'y nicher

avant d'éclore et de croître jusqu'à vous posséder entièrement. Votre vie devient un enfer : cette bête sournoise, cet hôte qu'on dit venir des marais vous transforme. Vous devenez son esclave, sa proie, son jouet. Elle fait de vous le réceptacle dont elle émane, où elle se complait, d'où elle n'aurait jamais dû sortir ; elle fait de vous un marécage putrescent. C'est bien cela, un marécage putrescent, voilà ce que je suis devenu.

Les médecins sont sur la brèche, mais je serai mort avant qu'ils ne découvrent l'immonde créature qui m'habite et engendre ce mal. Il ne me reste qu'à absorber du sulfate de quinine en quantité importante pour endiguer la maladie, pour lutter contre la bête qui me ronge et se nourrit de moi. Combien de centaines de grammes de cette poudre ai-je déjà ingurgitées ? Combien de fois ai-je vu le docteur Petit sortir de sa sacoche en cuir l'un de ces flacons bleus ? « Rappelez-vous, Edmond, 250 mg toutes les quatre heures ! » C'est une dose énorme ! Au début, 40 mg suffisait. Mais il a modifié sa posologie à mesure que la maladie progressait. J'ai la certitude que ces doses de cheval contribuent également à mon mal. Mais que faire ? À la fin de chaque visite, le docteur Petit sort un carnet à tranche dorée de la poche arrière de son pantalon, retire délicatement l'élastique qui le maintient fermé, chausse ses lunettes et, avec un minuscule crayon à papier tiré de sa sacoche, note scrupuleusement les effets secondaires, mes réponses à ses questions et toutes les observations qu'il a recueillies en m'auscultant dans tous les sens. Cela peut lui prendre du temps ! Puis il se met à réfléchir, semble marmonner des formules magiques, relit ses notes avant de lancer, sûr de lui : « 1 g par jour, oui... 1 g, voilà qui devrait être bon ! » Après cela, je n'aurais pas de mal à croire qu'il se rende précipitamment à l'hôpital pour faire part de ses réflexions à ses collègues !

Outre les effets secondaires, le teint jaune, les urines foncées et les états-chocs, il y a ces accès de fièvre qui, depuis des années, viennent torturer mon quotidien. Il ne s'est jamais passé plus de vingt jours sans que cette fièvre maligne ne me tourmente. Chaque fois, c'est la même chose : je la sens qui se réveille, qui s'élève lentement, inexorablement, escortée de ses frissons, de ses picotements sous la peau. J'ai fini par reconnaître le moindre de ses signes avant-coureurs. Je les guette. Je gagne le sommet de la tour dans laquelle je me suis réfugié et je scrute la ligne d'horizon pour y

desceller le plus infime des mouvements. Je suis attentif à chaque frissonnement de mon corps. Et quand la fièvre surgit, montée sur ses chevaux ailés pour m'assaillir de toute part, je cours me blottir entre les murs épais d'une narcose salvatrice. Je demeure immobile, prostré ; j'observe, je sens, je domine mes angoisses, je fais de mes douleurs une alliée. Quand la bête est là, qu'elle est dans la place, il ne sert plus à rien de se battre. Il ne reste qu'à attendre qu'elle ait fait son œuvre, qu'elle ait pillé toutes vos forces, qu'elle ait ravagé toutes les ressources vitales de votre être. Il faut s'accrocher à l'espoir qu'elle vous épargnera cette fois encore. C'est seulement après des heures d'hallucination, quand elle s'est retirée, qu'elle n'a laissé derrière elle que ruine et désolation, qu'on peut à nouveau tenter un geste, bouger un doigt, une main. À cet instant, même si votre corps n'est plus qu'une plaine dévastée, un champ de bataille fumant, c'est un bonheur intense qui vous gagne, le bonheur d'être en vie, de retrouver ses sensations, d'être libéré de toute souffrance.

Voilà pourquoi depuis trois ans, je vis reclus dans cette chambre au premier étage de la demeure familiale. Ces crises qui me clouent au lit me privent de toute activité soutenue. À mon retour d'Afrique, j'ai bien tenté de travailler comme comptable chez Bassot et Vérillon, mais bien vite, j'ai dû me résoudre à abandonner cet emploi, car mes accès de fièvre, ajoutées au départ de Lucie qui me laissait inconsolable, m'empêchaient de respecter le moindre horaire. À cause de cette fièvre récurrente, de cette nécessité d'être avec Lucie, de penser aux questions que soulevait son départ, je devais m'absenter du bureau pendant plusieurs jours, ce qui avait le don d'excéder mes employeurs. Pourtant, dans les premiers temps, ils se montrèrent compréhensifs. Mais à la fin, alors qu'ils m'avaient tant demandé, ils me renvoyèrent sans scrupule, prétextant que leur Compagnie n'était pas une œuvre de charité et qu'ils avaient besoin que le travail avance. Après cela, j'allai loger quelque temps chez madame Gayet, mais à la fin, totalement démuni, je décidai de quitter Paris pour retourner chez mon père à La Côte-Saint-André, une ville de l'Isère, capitale de la Bièvre et terre natale du compositeur Hector Berlioz. En tant que fonctionnaire, mon père avait voyagé au gré de ses affectations dans quelques départements limitrophes, avant de venir s'installer dans cette commune de province, il y a une

vingtaine d'années de cela. Il y possédait une belle maison de maître entourée d'un parc verdoyant où j'avais passé une partie de mon enfance. J'y retrouvai ma chambre que j'avais abandonnée quelques années plus tôt. Mon père avait une situation enviable qui lui permettait de vivre confortablement. Il pouvait donc m'accueillir et m'offrir le couvert aussi longtemps que je le désirais. Je crus d'abord que ce serait pour quelques mois, le temps que je me rétablisse, mais mon mal ne fit qu'empirer et, trois ans plus tard, je suis toujours là, apprenant que je partirais bientôt, mais pas comme je l'aurais souhaité.

II

Au début, je sortais beaucoup ; je me promenais dans la campagne et les bois alentour. Je pouvais marcher une ou deux heures sans ressentir une quelconque fatigue. Dans la courbe d'un sentier qui serpente sur les flancs d'une colline boisée, il y a une cascade. L'endroit me rappelait *Bush Castle*, un établissement en Afrique où j'avais séjourné plusieurs mois. C'est là, seul, assis sur une pierre, bercé par le clapotis de l'eau, que j'allais rêver de Lucie. Sur le chemin du retour, il m'arrivait d'interpeler un paysan ou un colporteur et de discuter avec lui. Je me rendais aussi en ville. Place de la Halle, je m'asseyais avec les vieux. Ils me connaissaient bien. Je les écoutais parler du temps et des cultures, de leurs préoccupations, de leur vie d'antan : c'est ce que j'appréciais par-dessus tout. Comme j'étais le fils du percepteur, ils retenaient leur langue quand l'argent venait inopinément se glisser dans la discussion. Ils craignaient sans doute que j'aie les dénoncer à mon père. Par les journaux, ils savaient aussi que j'avais bourlingué à travers le monde. Cela les intriguait. Par décence, ou par fierté peut-être, ils ne me posaient pas de questions : ils se contentaient de mener la conversation afin que j'en vienne à me confier. Je crois que c'était un jeu pour eux. Bien qu'étaler ma vie en public me gênât beaucoup, je cédaï souvent à leur curiosité. Je leur racontais mes voyages, prenant toujours soin d'omettre certains épisodes qui auraient très certainement déclenché un scandale et jeté l'opprobre sur ma famille.